

EDWARD TRYJARSKI
(Varsovie)

UN RAPPORT ANONYME DU VOYAGE DIPLOMATIQUE
DE L'AMBASSADEUR POLONAIS W. MIASKOWSKI EN
TURQUIE EN 1640

Les rapports des envoyés polonais à la Porte Ottomane sont depuis longtemps connus et cités dans les études historiques. Leur connaissance est cependant limitée sur quelques points importants. Ils sont notamment exploités surtout par les historiens polonais, tandis que les savants étrangers n'en font qu'un usage très modeste.¹ Ceci est dû avant tout à la barrière de langue, ces textes étant rédigés, en règle générale, en polonais et, à quelques exceptions près, jamais traduits en langues étrangères. Les rapports en question sont très nombreux, mais leur nombre total n'est pas connu. Bien que tous les envoyés polonais en Turquie n'aient pas écrit de rapports dignes de ce nom, on devrait prendre en considération, pour les années 1414–1794, l'existence de plus de 160 ambassades et légations polonaises auprès de la Porte.²

L'évaluation de ces rapports comme sources historiques est très importante. En même temps, il nous faut constater qu'une appréciation approfondie et consciencieuse de ce matériel étendu n'a jamais été faite d'une manière satisfaisante. Par contre, ils ont fait en plusieurs occasions l'objet de remarques aussi critiques que superficielles. On leur reprochait le plus souvent le manque d'analyse politique et économique de la Turquie ottomane et, en général, des observations naïves ou banales. Au XVII^e siècle déjà Hieronim Klokocki,

¹ Par contre, la première liste des envoyés polonais à la Porte a été dressée par J. Hammer et, de nos jours, elle a été améliorée par B. Spuler, cf. A. Zajaczkowski, J. Reychman, *Zarys dyplomatyki osmansko-tureckiej*, Warszawa, 1955, pp. 114–120 (cf. aussi la version anglaise de

ce même livre), et B. Baranowski, *Znajomość Wschodu w dawnej Polsce do XVIII wieku – La connaissance de l'Orient en Pologne avant le XVIII-ème s.*, Lodz, 1950, passim.

² Zajaczkowski – Reychman, *op. cit.*, pp. 115–120.

traducteur en polonais du célèbre ouvrage de P. Ricaut, critiquait sévèrement les récits de ces Polonais qui séjournèrent en Turquie: »... ils nous disent peu de choses et, en sus nous parlent de choses superficielles, de sorbets, de chevaux, et ce ne sont que les plus sages parmi eux qui nous parleront de l'église ou de la mosquée de Sophie, décriront les palais et glorifieront l'entourage de l'empereur.³

Aussi certains historiens modernes expérimentent à ce sujet leurs critiques. B. Baranowski, remarque à propos des rapports des envoyés polonais, du XVI^e siècle au XVII^e siècle: »Bien qu'au XVII^e siècle on écrive chez nous tant de choses sur la Turquie, on observe un abaissement visible du niveau de cette sorte de rapports. Combien meilleures sont les descriptions allemandes, françaises ou anglaises. Pourtant, même celles-ci ne supportent pas la comparaison avec les descriptions polonaises du siècle précédent.«⁴ L. Bazylow remarque, eu égard au XVI^e siècle, ce qui suit: »... dans les relations d'un certain nombre de légations, il n'y a presque rien de concret, si l'on fait abstraction de certaines descriptions qui sont parfois originales, mais rarement de même valeur... En général, les rapports des envoyés qui ont été publiés il y a longtemps, sans qu'on ait pris soin de leur rédaction scientifique, et même si celle-ci est minime, n'ont aucune valeur, et l'on ne peut presque pas les utiliser.«⁵ Il nous semble cependant que ces opinions sévères sont trop généralisées et, conséquemment, qu'elles ne sont justes qu'en partie. Il n'est donc pas difficile d'observer qu'à côté des rapports superficiels, il y en a aussi de perspicaces et de très instructifs, selon la qualité même de leurs auteurs; que le premier contact avec le monde turc et musulman était enivrant, et déformait le sens d'observation, non seulement dans le cas des Polonais, etc.

Quelle que soit la valeur de ces rapports pour l'histoire politique et diplomatique, il n'y a pour nous aucun doute qu'ils devraient être édités critiquement, quelquefois aussi réédités, et largement traduits en langues étrangères. Ils constituent une véritable mine de renseignements intéressants pour l'ethnographe, l'historien de la culture matérielle de l'époque, l'historien de l'art et, en particulier, l'historien des costumes, de l'art militaire, des mœurs, etc. Ces textes, dus à des témoins oculaires, pas toujours très instruits, mais honnêtes, intelligents et dotés d'un don d'observation, apportent nombre de détails

³ Cité d'après A. Zajackowski, »Turcja«, dans: *Polska i Polacy w cywilizacjach świata*, I, 1939, p. 162, Cf. aussi Baranowski, op. cit., pp. 157–158.

⁴ Op. cit., p. 154.

⁵ L. Bazylow, »Polsko-tureckie powiazania dyplomatyczne w XVI wieku«, *Przeład Humanistyczny*, XXXI, 5/128, 1976,

p. 6. L'opinion sur valeur, à quelques exceptions près, de cette sorte de relations est aussi soulignée par les critiques et historiens de la littérature polonaise, cf. R. Polak, »Wśród mroków literatury czarnosaskich. Poemat Franciszka Goscickiego«, dans: *Księga pamiątkowa ku czci Stanisława Pigonia*, Krakow 1961, p. 215.

inconnus ou mal connus, et peuvent, par conséquent, aider à élucider certaines questions obscures. Ce sont justement ces détails et petites observations, si souvent dédaignés par les historiens des relations politiques, qui peuvent s'avérer précieux aux yeux d'autres spécialistes. Nous espérons qu'une nouvelle étude de ces textes, qui présentent des scènes de la vie quotidienne dans l'Empire ottoman, quelquefois aussi des anecdotes même des commérages, attirera l'attention de nos collègues, surtout en Turquie, où ils peuvent compléter le tableau de la culture nationale des siècles passés.

Dans ce qui suit, nous présentons les notes de voyage de l'ambassadeur de Pologne, Wojciech Miaskowski,⁶ envoyé à la Porte par le roi Ladislas IV en 1640.⁷ Cependant, il ne s'agit pas ici d'un rapport officiel de l'ambassadeur lui-même, dont le texte a été publié à plusieurs reprises,⁸ mais du journal écrit par un membre anonyme de cette même légation, peut-être par son secrétaire.⁹ En ce qui concerne la paternité de ce journal, deux hypothèses ont été avancées: selon l'une, elle reviendrait à un certain Taszycy, secrétaire de l'ambassade (R. Ottomann, P. P. Panaitescu); selon l'autre à Zygmunt Lubieniecki (B. Baranowski). Il est à observer que ce dernier historien n'a fourni aucun argument étayant sa supposition.¹⁰ On peut ajouter que Em. Grigorovița attribuait ce journal à St/anislaw?/ Lubieniecki

⁶ Voir A. Przybos, K. Przybos, l'article «Miaskowski (Miastkowski) Wojciech», dans: *Polski Słownik Biograficzny*, XX, 1975, pp. 547–549.

⁷ «Du vivant encore de Mourad, la Pologne avait accrédité Abalbert Miaskowski auprès du diwan pour aplanir les différends qui s'étaient élevés à l'occasion de la construction de la forteresse de Koudak sur les frontières de l'empire. A son entrée à Constantinople, l'ambassadeur trouva Ibrahim sur le trône: le Sultan accueillit les propositions de paix qui lui furent faites, et il écrivit à Wladislas par un tschaousch et par le courrier Pzandota (pour: Prandota – E. T.) Dzierzki (pour: Dzierzek – E. T.) qui retournaient en Pologne, pour détourner d'une alliance avec les Russes», J. de Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, par . . . Trad. de l'all. par J. J. Hellert, t. 10^e (1640–1656), Paris 1837, pp. 8–9. Ce passage a été pris du livre de Kwiatkowski, cité dans la note suivante.

⁸ Les manuscrits et les éditions du rapport par W. Miaskowski ont été énumé-

rés par P. P. Panaitescu, *Calatori poloni in tarile române*, Bucuresti 1930, p. 36. par A. Przybos et K. Przybos, op. cit., et par B. Baranowski, op. cit., p. 151. Les plus connus sont deux éditions du rapport: une dans: K. Kwiatkowski, *Dzieje narodu polskiego zapanowania Wladyslawa IV krola polskiego i szwedckiego*, Warszawa, 1823, pp. 433–456, et l'autre dans: J. U. Niemcewicz, *Zbior pamietnikow historycznych w dawnej Polsce*, Pulawy, 1830, pp. 52–79.

⁹ «Dyaryusz drogi tureckiej i akta konstantynopolskie z r. 1640», éd. R. Ottomann, Klosoy, XXXVI, 1883, pp. 202–203, 212–214, 234–235, 245–246. L'édition basée sur le Ms. 2274 de la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie. Cf. aussi Em. Grigorovița, «Un interessant manuscris polon vechia», *Arhiva (Iasi)*, XI, 1900, p. 456 et suiv. Une partie du même rapport, traitant du passage de l'ambassade à travers la Valachie et la Moldavie, a été traduite en roumain par Panaitescu, op. cit., pp. 46–52.

¹⁰ Op. cit., pp. 74–75, 151.

ce qui, pour des raisons chronologiques, nous semble une erreur évidente.¹¹ Etant donné ces circonstances persistons à considérer ce journal anonyme.

L'auteur de ce rapport, dont nous présentons en traduction, suivant le texte imprimé en ancien polonais, de larges fragments, est un observateur perspicace et intelligent. Il faut bien souligner qu'il est également honnête et qu'il s'efforce, avec succès, d'être impartial dans ses opinions. Il est, en particulier, sans fanatisme ni hostilité à l'égard des musulmans, ennemis de la foi chrétienne. Inutile de rappeler que ces derniers sentiments caractérisaient la majorité de ses contemporains qui écrivaient sur la Turquie et sur les Turcs. C'est surtout grâce aux qualités personnelles de l'auteur lui-même que sa relation est devenue »l'une des plus intéressants parmi les journaux de voyage polonais sur la Turquie«.¹²

La présentation du texte pose nombre de problèmes, tels que la sélection des fragments qui, évidemment, ne peut être qu'arbitraire, la traduction de toutes les nuances de l'ancienne langue polonaise, la nécessité d'une confrontation avec le texte écrit par l'ambassadeur Miaskowski, etc. Nous ne pouvons voir ici que des desiderata.

Le texte a été divisé par l'auteur en trois parties intitulées: 1) »Journal de voyage en Turquie« (15. 2 — 21. 4. 1640), 2) »Ici commencent les actes de Constantinople« (22. 4. — 3. 6. 1640), et 3) »De retour au foyer« (5. 6. — 17. 6. 1640).

Donnons la parole à l'auteur lui-même.

* *
* *

L'ambassade quitta Lvov le 15 janvier 1640. La route menait par Zlotchov, Tarnopol, Kamenets-Podolsk, Khotin, Tsetsora, Jassy, Bousau (Buzau), Bucarest et Silistrie. Après avoir passé le Danube, au moyen des légers esquifs des Cosaques (*chaika*), on se sentit aussitôt en contact avec la réalité turque et musulmane. L'ambassadeur s'adressa au beylerbey de Silistrie en lui demandant des auberges et de la nourriture pour les hommes et pour les animaux, comme cela était garanti par les conventions mutuelles et par la loi coutumière. La réponse du beylerbey fut positive et deux janissaires conduisirent l'hôte au palais (*saray*) où les ambassadeurs avaient coutume de descendre. L'auteur de notre relation, n'ayant pour le moment rien à faire (lat. *per otium*), comme il l'avoue lui-même, visita la mosquée locale. Cette visite au temple musulman, probablement la première de sa vie, fit sur lui une forte impression et

¹¹ »Em. Grigorovita a atribuit descrierea soliei lui St. Lubieniecki, pomenit incidental în manuscris, desi din text rezulta

ca autorul este secretarul soliei, care eră Taszycki«, Panaitescu, op. cit., p. 36.

¹² Baranowski, op. cit., p. 151.

il lui consacra tout un passage détaillé: »... ce bâtiment ressemble tout à fait à la synagogue des Juifs chez nous en Pologne. Au milieu de la mosquée, on a élevé sur le toit, une colonne avec uné solide galerie courant tout autour d'elle. Un prêtre qui y monte crie à gorge déployée en marchant tout autour sur cette galerie. Lorsqu'ils l'entendent, les gens sont obligés de se rendre à la mosquée qu'ils fréquentent cinq fois par jour. Avant d'entrer, chacun d'eux est obligé de se laver les pieds, les mains, les yeux, le visage, les oreilles, l'endroit derrière les oreilles et les pudenda et ne s'y rendent qu'après cela. On doit le faire chaque fois qu'on va à la mosquée«.

Le séjour à Silistrie dut être prolongé à cause d'un accident qui, du reste, finit bien. On avait, notamment, volé plusieurs chevaux aux membres de l'ambassade et un épagueul appartenant à l'ambassadeur. Les animaux furent détenus deux jours et deux nuits, après quoi ils furent retrouvés et rendus aux propriétaires. Non seulement ce fait fut approuvé avec joie par les intéressés, mais il donna aussi à notre auteur l'occasion de faire une remarque intéressante: »Et voilà l'ordre qui règne chez les païens: Puisse le bon Dieu faire que le même ordre règne chez nous, les chrétiens!«

Le 7 avril, l'ambassade arriva à Provadia où les Polonais furent impressionnés par »un château taillé dans le rocher, d'un accès extrêmement difficile. Malgré cela, les Cosaques de Zaporojié passent à côté et attaquent la ville, descendant du rocher à l'aide de cordes«.

Ici l'auteur nous transmet un témoignage intéressant sur les pratiques religieuses des chrétiens de cette région: »Après avoir dîné, nous allâmes aux vêpres dans une église, presque tout-à-fait détruite. Les offices divins ont lieu dans des maisons privées (lat. *privatim*), ce pour quoi on paye grassement les autorités de la ville. Chaque année, les habitants professant la foi chrétienne donnent 7000 aspres pour pouvoir exercer librement le service divin«.

Ayant traversé les Balkans, on commença à éprouver certaines difficultés: non seulement on manquait d'eau et de nourriture, mais, en outre, le tschaousch, qui accompagnait l'ambassade, se permit une basse action: il accusa, d'une manière calomnieuse l'ambassadeur et ses compagnons d'avoir abattu 18 cochons et 2 buffles. Ce qui était faux (lat. *quod falsum*) — constate notre auteur. A la suite de quoi l'ambassadeur, après avoir quitté Haidos, attendit en dehors de cette ville et fit venir le cadî, pour que celui-ci ordonnât une enquête et constatât si l'on avait fait tort ou causé un dommage à quelqu'un. Peu après, la malveillance du tschaousch se manifesta une seconde fois. Aux environs du village de Krapina, les paysans de cet endroit vinrent trouver l'ambassadeur, et l'invitèrent chez eux, offrant gratuitement la nourriture dont on avait tellement besoin. Mais le tschaousch leur dit: »Mes enfants, c'est un grand seigneur et il va vous acheter tout pour de l'argent, ne lui donnez rien!« Ré-

sultat, on fut donc forcé d'acheter du pain en payant quelques aspres pour chaque miche, ce qui nous semble être un prix élevé. L'intervention auprès du *cadi* ne donna aucun résultat. Celui-ci a lui aussi adopté une attitude hostile, habilement motivée par le changement survenu sur le trône des sultans: »Vous aurez tout en abondance — déclara-t-il — à condition que vous montriez les ordres du sultan actuel«. Etant donné que l'ambassadeur n'avait appris la mort du sultan Mourad et son remplacement par le sultan Ibrâhim qu'au cours de son voyage, il ne pouvait présenter les documents exigés, et les voyageurs durent continuer leur route par leurs propres moyens.

Arrivés à Kirk Kilissé, l'imposante mosquée ravit tout le monde, et même l'ambassadeur en personne quitta son carosse pour la visiter. »Au milieu d'un cimetière il y a une fontaine carrée, couverte des plaques en fer-blanc. Au lieu de murs, il y a environ 15 grilles en fer. L'eau est amenée à l'aide de tuyaux; ceux-ci sont très peu visibles dans la clôture. La mosquée elle-même est toute reluisante à l'extérieur, étant couverte de fer-blanc étamé. Par contre, à l'intérieur, le plancher est couvert de tapis. Il y a plusieurs centaines de falots en argent et à peu près un millier en verre. Cette mosquée a été fondée par un certain vizir et, dit-on, il y a en Turquie 500 mosquées léguées par le même vizir«.

Après plusieurs jours et plusieurs nuits de voyage, l'ambassadeur et ses compagnons se trouvèrent devant la capitale: »Le 21 avril nous sommes arrivés à Stamboul, à Tsarograd ou plutôt Constantinople. Nous sommes entrés par la porte d'Adrianople. Quelques dizaines de *tschalousches*, en turbans extraordinaires, car chacun de ces turbans était plus haut et plus large qu'une coiffe portée par les femmes en Pologne, sont sortis de la ville, à la rencontre de l'ambassadeur. A leurs côtés, de dix à vingt jeunes Turcs, sur de bons chevaux, un bâton à la main en guise de pique, allaient. Ils s'approchaient l'un de l'autre, l'un s'enfuyant et l'autre le poursuivant, mais il y en avait beaucoup qui manquaient.

Entrant dans la ville, nous avions pour spectateurs des gens de diverses nations, Français, Italiens, Vénitiens, Grecs, Turcs. L'ambassadeur allait à cheval, précédé d'une cavalcade composée de moins d'une trentaine de cavaliers. Il était suivi par environ une centaine de paysans et de valets. Derrière le cortège, on conduisait quelques chevaux harnachés à la mode des hussards. Nous avons traversé le faubourg sur une distance d'à peu près un mille et demi. L'ambassadeur de France s'est rendu en dehors de la ville à une distance d'un mille pour saluer notre ambassadeur, ce qui lui fit un grand plaisir.¹³ Les autres ambassadeurs, entre autres celui de l'Empereur des

¹³ En réalité, les relations entre la France et la Pologne étaient à ce moment-là tendues et l'ambassadeur de France évi-

tait plutôt une rencontre avec W. Miaskowski.

Chrétiens, celui de Venise, celui de Valachie, étaient à l'auberge pour saluer l'ambassadeur, se réjouissant de sa bonne santé et de son heureuse arrivée».

Un certain Polonais, converti à l'islam, a rendu visite à l'ambassadeur et lui a raconté comment feu le sultan Mourad avait pris la ville de Babyllone. S'apercevant qu'il ne pouvait en venir à bout en l'assiégeant, il prit un sac, le remplit de terre, puis le vida à côté de la muraille. En voyant le sultan commencer lui-même à élever un talus, tout le monde se lança immédiatement à son aide, et ils élevèrent ce talus. C'est sur ce talus qu'il plaça quelques dizaines de canons, et abattit la muraille. Puis, il donna l'assaut, mais il ne prit la ville qu'après que soixante milles de ses soldats eurent péri.

Arrivé à Constantinople, l'ambassadeur commença ses occupations professionnelles. Le 22 avril, après avoir assisté à l'office divin, il offrit un dîner à deux pères jésuites et aux seigneurs polonais Starkowiecki, Magnuski et Zacharyusz. Il reçut également deux autres gentilhommes polonais qui étaient depuis une trentaine et quarantaine d'années forçats sur les galères turques, et le suppliaient de les libérer. L'ambassadeur leur promit son aide. Le 25 avril, il reçut l'ambassadeur du roi de l'Hongrie, puis il envoya son interprète, Romaszkiewicz (Arménien de naissance)¹⁴ au grand vizir. Le 26 avril à midi, il envoya au grand vizir le même interprète, accompagné de Monsieur Bielewicz; ils devaient lui remettre des cadeaux, notamment, quatre-vingt merveilleuses peaux de zibelines, deux montres, une tout à fait petite et l'autre plus grande, d'ambre jaune.

La visite au grand vizir, Moustafa Pacha, fut très solennelle: l'ambassadeur était précédé d'un détachement de 50—60 chevaliers et suivi de deux cents hommes. Une fois entrés dans la première cour, on se sépara en deux groupes: l'un resta auprès des chevaux, l'autre passa dans la deuxième cour. Le groupe des Polonais qui précédait l'ambassadeur entra dans une chambre dont le plancher était couvert à demi de nattes de jonc et à demi de tapis-kilims, puis dans une autre chambre où on le fit attendre. On apporta pour l'ambassadeur un escabeau garni de brocart. L'ambassadeur se tenait assis tandis que les autres, debout, promenaient leurs regards. Le plancher de cette chambre était couvert de tapis de soie et les murs n'étaient pas garnis. Il y avait 12 fenêtres, et dans trois d'entre elles se trouvaient des fontaines avec des jets d'eau. Après avoir attendu moins d'un quart d'heure, ils virent venir le grand vizir, précédé de plusieurs pachas. Il s'assit au milieu de la chambre sur un escabeau garni de brocart,

¹⁴ W. Miaskowski raconte dans son rapport les ennuis qu'ils avaient durant l'audience chez le sultan à cause de cet

interprète qui, complètement effrayé, refusait de traduire en turc les paroles de l'ambassadeur.

qu'on lui avait apporté. L'ambassadeur se trouvait à une distance de six pas de lui. Il se leva, puis il s'assit et, de telle façon, tous les deux, un peu penchés, mais toujours assis, se saluaient sans s'être tenu les mains. L'ambassadeur gardait le silence. Le vizir prit le premier la parole en disant: Hos Kieldi Safaräelki« ce qui veut dire »Soyez le bienvenu (mon ambassadeur?)« ou bien »Comment allez-vous?« L'ambassadeur le remercia et demanda comment se portait le (grand) vizir. Celui-ci demanda: »Est-ce que Monsieur l'Ambassadeur est venu avec amitié ou l'inimitié?« »Avec amitié« — lui répondit l'ambassadeur. Ensuite, ils s'entretenirent, lentement, à l'aide de l'interprète. Personne de nous ne pouvait rien entendre car ceux qui se trouvaient dans leur proximité avaient été écartés. Ensuite les pachas apportèrent deux coupres en argent avec du sorbet et deux linges, brodés tous les deux, à l'instar de serviettes: l'un pour l'ambassadeur, l'autre pour le vizir, et ce n'est qu'après cela qu'on servit du sorbet. Ils ne tenaient pas les coupes simplement dans leurs mains, mais sur des assiettes en argent et c'est sur ces assiettes en argent qu'ils les prenaient. Puis, on a apporté des cafetans. Deux pachas ont revêtu d'un cefetan de brocart l'ambassadeur, et ensuite seize membres de l'ambassade). Celui qui avait reçu son cafetan, montait à cheval avec. Nous n'avons ôté ces cafetans qu'après être sortis de la cour«.

Notre auteur a également reçu un cafetan, mais ce fait ne l'a pas empêché d'observer que le nombre total de cafetans était en réalité de seize et non de vingt. Par contre, l'ambassadeur lui-même, diplomate expérimenté, constate dans son propre rapport qu'il y en avait vingt.

Le 1er mai, l'ambassadeur rendit visite au grand vizir pour la seconde fois. Le cortège de l'ambassadeur prit cette fois une autre route et passa près du *bézéstan* (marché où l'on vend les étoffes). L'audience eut lieu dans la même pièce que la première fois. La conversation était secrète, mais une fois finie, l'ambassadeur en rapporta à ses compagnons quelques fragments. »Le vizir m'a demandé lequel de deux monarques est le plus grand: l'Empereur Ottoman ou le Roi de Pologne?« L'ambassadeur lui répondit d'une manière indirecte: »Il est vrai que l'Empereur Ottoman est un grand monarque, il possède trois parties du monde. Mais le Roi de Pologne n'est nullement un moins puissant, car il est le maître de beaucoup de terres et de pays, et non seulement de terres, mais aussi de mer en abondance et, ce qui est le plus important, il règne sur une nation libre, dans laquelle, de plus, chaque gentilhomme égale le roi«. Le vizir ne répondit rien et dit seulement: »Nous n'avons point peur de vos Cosaques, mais nous voulons la paix, pour qu'ils ne nous fassent pas de mal.« Puis, l'ambassadeur demanda au vizir la liberté pour quatre esclaves polonais. »Seulement quatre? J'en donnerai avec plaisir davantage« — le vizir

manifesta sa bienveillance. Le même soir, quatre prisonniers polonais: Stanislaw Janicki, Mikolaj Lysakowski, Maciej Wolsztynski et Jakob Baranowski, galériens, furent libérés.¹⁶

Le 5 mai, l'auteur, accompagné de trois camarades (Laszczyński, Stryński, Baranowski), se décida à faire une escapade hasardeuse: la visite secrète d'une galère turque en plein mer! Ayant pris contact avec un certain Polonais, nommé Družbic, prisonnier de Tsetsora et galérien turc depuis une vingtaine d'années, les quatre Polonais louèrent sur son instigation un caïque à quatre rames et gagnèrent la galère qui se trouvait à une distance d'environ un mille polonais (= 7 146 m). Sous la conduite de Družbic, qui, à cette époque exerçait sur la galère les fonctions de dépensier, ils virent les esclaves chrétiens aux rames, nus, deschainés aux pieds et battus impitoyablement par deux surveillants qui employaient alternativement soit des bâtons soit des cordes enduites de poix. En quittant la galère, les Polonais laisserent quelques dizaines d'asprès à ceux de ces misérables qui se tenaient le plus près de la sortie.

Le 6 mai était le jour d'audience chez le sultan. De grand matin, on transporta les cadeaux offerts au sultan par l'ambassadeur. La liste en était la suivante: 4 *sorok* (=160) de peaux de zibelines, 2 grosses bouteilles dorées et émaillées, un cerf en argent, une haute pendule, un mousquet polonais, merveilleux, 2 diamants, une cuvette avec une cruche, un cygne en argent, émaillé, une montre en forme de chien (pol. zegar piesek), un moulin à vent en argent, une poudrière en argent, 2 épagnouls.

L'audience se déroula selon le cérémonial traditionnel. Plusieurs tschaousches du sultan vinrent à la rencontre de l'ambassadeur, et ils conduisirent le cortège jusqu' au palais.¹⁷ Les hôtes polonais étant entrés dans la cour, les tschaousches et les janissaires les prirent sous le bras et conduisirent au banquet, tandis que l'ambassadeur, l'interprète et plusieurs pachas furent introduits dans une pièce à part. Le banquet, et les plats servis sur le sol dans un endroit de la cour, n'eurent pas l'approbation de notre auteur. On servit cinq plats: poules à la soupe aux betteraves, poules frites, du mouton (au bouillon (? pol. baranina do rosolu), du riz jaune sucré et du gruau de riz, en outre du pain, une sorte de boulettes (pol. *pyzki*,

¹⁵ On voudrait, naturellement, lire: »Hos geldî(niz), sefir(. . .)«. La seconde partie du troisième mot fait penser à »evelki« ce qui, cependant, semble donner peu de sens.

¹⁶ L'ambassadeur W. Miaskowski aurait dû libérer et racheter 130 esclaves et prisonniers.

¹⁷ L'ambassadeur relate que le sultan Ibrahim était pendant l'audience habillé en »satin de couleur brique«, éd. Niemcewicz, p. 68.

sing. *pyzka*, dém. de *pyza* 'boulette de pommes de terre râpées et cuite'; il peut s'agir aussi de petites nouilles de farine) et plusieurs sacs (sic!) de sorbet. »Il nous a fallu en goûter et ne pas mépriser leur bienveillance et celle de l'empereur, bien qu'il fût trop de bonne heure et qu'il n'y eût rien de savoureux« — avoue notre auteur. Le banquet touchait à sa fin et les Polonais avaient l'intention de se lever tous en même temps, mais alors »l'un des pachas nous avertit, disant: »Levez-vous l'un après l'autre, car autrement les janissaires écla-bousseront vos habits!« »En effet, les hôtes à peine levés, les tschaousches et les janissaires attaquèrent les plats et les assiettes si vigoureusement que leurs bannets et turbans tombaient dans la soupe et dans le gruau. »Ils se comportaient d'une manière pire que celle des chiens. C'était comme si on avait laissé entrer des braques après des léviers« — remarque malicieusement notre auteur.

Moins spectaculaire fut la visite rendue par l'ambassadeur au mufti. En attendant l'audience chez ce grand fonctionnaire et dignitaire religieux, qui était en train de prier, on se promena dans la cour plantée d'arbres divers: tilleuls, châtaigniers, figuiers, cyprès, orangers, citronniers, sapins, sur lesquels on remarqua plusieurs tourterelles. Un quart d'heure passa, puis l'ambassadeur entra dans une pièce où le mufti, vieillard à cheveux gris, était assis sur le sol. Il portait un turban blanc et les habits que portent tous les Turcs. On apporta un escabeau garni d'une fine toile (pol. *falendysz*, de l'anc. all. *fein lündisch* ou bien *fein holländisch*) rouge. La conversation, à l'écart, dura environ une heure et demie.

Le 12 mai, l'ambassadeur rendit visite pour la troisième fois au vizir et, le 15 mai, à Kinin Pacha (?). Arrivés à son palais, les hôtes se rendirent dans une chambre supérieure où »le plancher était couvert de tapis turcs et le mur était tout comme la vaisselle turque: un dessin bleu sur fond blanc.« Après les salutations, on a servi du sorbet à tout le monde. L'entretien terminé, le pacha a placé sur l'ambassadeur un cafetan de brocart à fond de la couleur des cerises.

Le 16 mai, se rendant en visite chez l'ambassadeur d'Angleterre (l'auteur donne une caractéristique assez détaillée de ce diplomate), on vit sur le pré un grand troupeau de chevaux, plusieurs milliers, et qui appartenaient soit au sultan, soit au vizir, soit à divers pachas. Les Polonais en furent ravis: »... chaque cheval était meilleur que l'autre. Nous envisions beaucoup les Turcs, car les chevaux étaient beaux à peindre. Même les poulains auprès des juments sont beaux et, certainement, ils ne peuvent être sans valeur, car, à peine nés, ils sont cousus dans un drap, pour que le soleil ne les brûle pas«.

Le jour du départ approchait. Le 31 mai, on apporta de la chancellerie du vizir les traités et les lettres adressés au roi de Pologne et au

palatin de Cracovie, tous enveloppés de velours rouge. Ils devraient être délivrés par le tschaousch désigné pour accompagner l'ambassadeur au cours de son voyage de retour. En attendant, l'ambassadeur expédia ses malles de même que les esclaves libérés, hommes et femmes, par mer, sur un bateau (pol. *keremsal*. du turc) jusqu'au Danube.

L'ambassade quitta Stamboul le 5 juin. Le 10 juin, on passa la nuit à Andrianople, «une ville aussi grande que la moitié de Constantinople et qui possède des mosquées, un *bézéstan* et des boutiques à l'instar de Stamboul». Sur le chemin du retour, l'ambassadeur visita le pacha de Silistrie, ayant à s'entretenir de certaines affaires privées (lat. *quaedam in privatis*). Le pacha résidait dans son camp. Il disposait de ses propres troupes qui comptaient environ 400 soldats et qui, en été, campaient au bord de la Mer Noire. Ces troupes ont été très mal jugées par notre auteur: «Ils sont peu nombreux et de valeur nulle au point qu'une centaine de nos jeunes, braves Polonais auraient facilement anéanti cette bande de déguenillés. Un tel ne possède que son turban. S'il l'ôte, apparaît plutôt un bruant qu'un homme».

Peu après, un *kiaha*, envoyé par le pacha, introduisit l'ambassadeur sous une tente où le pacha en personne aussi se présenta. Notre auteur le présente, très librement, de la façon suivante: «C'est un individu d'une complexion qui appartient plutôt à Vénus qu'à Mars, car il est petit de taille, de visage petit et maigre. Il a une petite barbe comme en ont les Juifs». La première question posée par le pacha fut la suivante: «Pourquoi faites-vous des démarches pour la paix si vous nous combattez? Voilà quelques Cosaques qui ont été saisis par nous il y a trois jours.» Bien après, «le pacha a mis trois cafetans: l'un sur l'ambassadeur, l'autre sur le tschaousch, le troisième sur l'interprète et les a invités au dîner. On n'a servi que quelques écuelles de mouton et du riz. C'était là tout le banquet du pacha. Chez nous n'importe quel gentilhomme a un plus beau dîner» remarque le Polonais.¹⁸ Après le repas, l'ambassadeur envoya au pacha, par l'interprète, les cadeaux suivants: une grande coupe en argent doré, une haute pendule dorée, deux merveilleux pistolets et un épagneul tigré. Peu de temps après, l'interprète rapporta que le pacha s'était montré content des cadeaux.

On se mit en route sans aucune assistance turque. Le premier *qonaq* (gîte) fut près du village de Sourvavatch. Sur l'ordre du pacha de Silistrie, on devait recevoir des logis, de la nourriture et du fourrage. En réalité, on ne fournit du fourrage qu'aux chevaux de l'ambassadeur

¹⁸ L'ambassadeur, lui non plus, n'était pas content de cette générosité restreinte du pacha: «Il m'a régalé d'un cafetan

passable, mais d'un dîner misérable», op. cit., p. 72.

tandis que les autres membres de l'ambassade étaient obligés d'en acheter comme auparavant. Les nuits étaient très pénibles à nos voyageurs à cause des fourmis et des moustiques. Plusieurs chevaux s'abattirent de chaleur. On passa par Galatsch, Jassy, Krynitschany, Stepanovitse, Khotin et le 17 juillet on arriva à Kamenets-Podolsk. On quitta vite cette ville pour Varsovie.

R é s u m é

UN RAPPORT ANONYME DU VOYAGE DIPLOMATIQUE DE L'AMBASSEDEUR POLONAIS W. MIASKOWSKI EN TURQUIE EN 1640—1641

Les documents et les autres sources écrites sur la Turquie ottomane conservés aux archives de Pologne sont connus depuis dizaines d'années et, en principe, ils sont suffisamment dépouillés par les historiens de rapports politiques et diplomatiques; surtout polonais. Par contre, la connaissance de ces textes en dehors de Pologne et, en particulier, en Turquie, où ils pourraient, peut-être, se montrer utiles à l'étude du passé national, semble être insuffisante ce qui est causé, en premier lieu, par un simple mur de la langue. Presque inconnus restent les renseignements du second plan provenant des Polonais qui, à diverses époques, visitaient la Turquie et qui ont transmis leurs multiples observations sur la vie journalière de la population, aussi dans les provinces, sur l'organisation de la cour impériale, les prescriptions de la religion musulmane, l'organisation de l'armée, les esclaves, les objets d'architecture, les moeurs, les costumes, la nourriture, etc. Le seul moyen pratique, qui d'ailleurs n'est point facile à réaliser, de faire ces textes plus facilement accessibles aux savants étrangers, serait la continuation de leur édition et, en même temps, de leur traduction.

Dans la communication, on présente, en larges fragments, les observations faites par un auteur anonymé qui faisait partie de l'ambassade de W. Miaskowski, envoyée par le roi polonais, Wladyslaw (Ladislas) IV Vasa, auprès du sultan. L'auteur de ce rapport devrait être soit un certain Taszycki, dont on ignore le nom de baptême, soit Zygmunt Lubieniecki. Quoiqu'il en soit, nous avons affaire à un témoin oculaire, à un observateur intelligent et honnête. Il rapporte, dans sa relation, un nombre de renseignements sur les affaires internes de l'Empire Ottoman après la mort du sultan Mourad IV et au début du règne d'Ibrahim Deli. Les détails de son récit peuvent se montrer intéressants aux ethnographes, historiens de la culture matérielle, historiens de l'art et, surtout, aux historiens des moeurs.

R e z i m e

JEDAN ANONIMNI IZVJEŠTAJ O DIPLOMATSKOM PUTOVANJU
POLJSKOG AMBASADORA W. MIASKOWSKOG U TURSKU
GODINE 1640–1641

Dokumenti i drugi izvori pisani u osmanskoj Turskoj koji se čuvaju u poljskim arhivima poznati su od prije desetak godina i, uglavnom su korišteni od strane historičara iz političkih i diplomatskih izvještaja, naročito poljskih. Nasuprot tome, poznavanje tih tekstova izvan Poljske, a naročito u Turskoj, gdje se oni, možda, mogu pokazati korisnim za izučavanje nacionalne prošlosti, pokazuje se nedovoljnim, čemu je uzrok prvenstveno, jednostavno jezička barijera. Skoro nepoznati ostaju i podaci iz drugog plana koje su stvarali Poljaci, koji su u različitim vremenima posjećivali Tursku i koji su iznosili svoja zapažanja na svakidašnji život stanovništva, također i u pokrajinama, na organizaciju carskog dvora, propise muslimanske religije, vojnu organizaciju, robove, arhitektonske objekte, običaje, nošnju, ishranu, itd. Sama praktična vrijednost, koja se inače ne može lako realizirati, da bi ovi tekstovi bili pristupačniji stranim naučnicima, postići će se stalnim njihovim izdavanjem, a istovremeno i prevodenjem.

U referatu se prezentira, u širim fragmentima, zapažanje jednog anonimnog autora koji je putovao zajedno sa ambasadorom W. Miaskowskim kojeg je sultanu poslao poljski kralj Wladyslaw IV Vasa. Autor tog izvještaja bi mogao biti možda neki Taszycki, čije krsno ime nije poznato, a pretpostavlja se da je Zygmunt Lubieniecki. Pa, iako to nije sigurno, mi se možemo osloniti na jednog svjedoka, očevica i na inteligentnog i čestitog posmatrača. On, u svom izvještaju, pruža izvjestan broj podataka o događajima unutar Osmanskog Carstva poslije smrti sultana Murata IV i na početku vladavine Ibrahima Delija. Detalji tog izvještaja mogu biti zanimljivi za etnografe, historičare materijalne kulture, historičare umjetnosti, a posebno za one historičare koji istražuju običaje.